

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: - (2012)
Heft: 1

Artikel: La Guerre des 6 jours
Autor: Grand, Julien
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-514635>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Chars *Centurion* Mk.5 *Sho't* de construction britannique, en service dans l'armée israélienne, photographiés en 1968. En 1967, Tsahal alignait 293 *Centurions* opérationnels sur un total de 385. 30 chars jordaniens ont été capturés - la Jordanie alignait alors 44 engins au total...

International

La Guerre des 6 jours

Cap Julien Grand

Rédacteur adjoint, RMS+

A l'aube de l'été 1967, les forces israéliennes mettent à genou les forces arabes de l'Égypte, de la Syrie et de la Jordanie et imposent leur suprématie sur le Sinaï, le Golan et la Cisjordanie. Un climat de crise régnait alors en Israël qui laisse bientôt place à l'euphorie de la victoire rapide et éclair de Tsahal. Mais surtout ce conflit renverse la perspective stratégique qui régnait jusqu'alors au Proche-Orient. D'un pays angoissé et dos au mur, Israël prend la supériorité sur les pays arabes. Engendrant une baisse dans la qualité de la doctrine stratégique de l'état hébreu, elle manquera de coûter cher lors de la guerre du Kippour de 1973.

Genèse de la crise

Créé en 1948, Israël naît avec la guerre dans laquelle il ne tarde pas à prendre l'ascendant sur ses nouveaux voisins arabes pour affirmer son indépendance. Il assure ainsi son indépendance dans un territoire certes difficile à défendre mais plus élargi que ce que lui octroyaient les différents plans de partage onusiens. Dès ce moment se pose le problème des réfugiés palestiniens, à savoir des habitants des territoires conquis par Israël et qui les ont quittés ou en ont été chassés. L'arrivée de Nasser au pouvoir en Égypte et la nationalisation du canal de Suez par ce dernier débouche sur la Crise de Suez en 1956. Une entente secrète entre la France, la Grande-Bretagne et Israël provoque la prise du Sinaï par Tsahal et l'intervention de parachutistes franco-britannique sur le canal. Mais le manque de soutien des États-Unis et la pression soviétique font échouer l'opération. Les Français et les Britanniques quittent la région et Israël rend la péninsule du Sinaï à l'Égypte, non sans la démilitariser. Elle est d'ailleurs gardée par des Casques bleus. L'état hébreu en gardera une méfiance viscérale face au monde occidental et ne comptera désormais plus que sur lui-même.

La décennie qui passe jusqu'à la guerre des 6 jours est calme et permet avant tout de renforcer les capacités militaires et mettre en place diverses infrastructures,

tel le réacteur de Dimona et débiter ainsi les recherches en vue de la future bombe nucléaire israélienne. Mais dès la deuxième moitié des années 1960, la montée en puissance des mouvements de résistance palestiniens et les provocations de Nasser vont peu à peu faire monter les tensions. Les raids palestiniens, partant depuis Gaza, la Syrie ou la Jordanie génèrent en effet une riposte israélienne pas toujours des plus proportionnées. Certains officiers demandent ainsi de la fermeté pour mettre fin à ces incursions. Mais c'est plutôt l'attitude de Nasser qui va convaincre le gouvernement Eshkol de partir à l'assaut. Le 7 avril, la chasse israélienne abat 6 Mig syriens au-dessus du Lac de Tibériade. Des informations soviétiques transmises au Caire laissent alors à penser que Tsahal se prépare à une action contre le régime prosoviétique installé à Damas. Ainsi le 14 mai, des unités égyptiennes pénètrent dans le Sinaï au mépris des accords de retrait de 1956. Deux jours, plus tard, Nasser demande le retrait de la zone des Casques bleus. Pour Israël, la cause est entendue, l'Égypte se prépare à lancer l'offensive.

Le 22 mai, la situation est doublée d'un *casus belli* international quand l'Égypte ferme le détroit de Tiran à la navigation, rendant ainsi impossible l'accès au Golfe d'Aqaba pour les navires d'Israël. Les plus va-t'en guerre du gouvernement israélien réclament une intervention unilatérale mais le premier ministre Levi Eshkol temporise car il veut obtenir le soutien des nations occidentales, notamment des États-Unis du président Lyndon Johnson. Malgré diverses pressions internes ce soutien ne viendra jamais et, le 4 juin le cabinet Eshkol prend la décision de lancer l'assaut pour le 5 au matin.

Un pays plongé dans l'angoisse

Suite à la victoire, Israël donne l'impression d'avoir été uni dans une même et seule volonté qui lui permit de triompher des armées arabes. Or il n'en est rien et le pays traverse une crise de confiance sans précédent. Malgré les victoires dans les guerres de 1948 et 1956, la population se sent opprimée par ses voisins arabes prêts à les égorger

à tous moments et n'attendant d'ailleurs que la meilleure occasion pour ce faire. Ainsi lorsque les premiers signes avant-coureurs de la crise se font sentir, les Israéliens ressentent un sentiment général d'anéantissement, doublé d'une crise économique qui frappe le pays alors que certains vivent encore dans la misère ou parviennent tout juste à subvenir à leurs besoins. Nombreux sont ceux qui quittent le pays pour l'étranger, pour la première fois, l'émigration prend le pas sur l'immigration. Le syndrome d'Auschwitz plane encore sur la population juive. Elle se sent le couteau sous la gorge mais une chose a changé : *Ein Breira* ! Plus jamais comme durant la Seconde Guerre mondiale. Ou alors si tel est le destin de la nation juive, elle tombera les armes à la main cette fois-ci et ne se laissera pas conduire dans les camps sans résistance.

La popularité du premier ministre Levi Eshkol est en baisse et une bonne frange de la population l'estime incapable de donner une réponse adéquate à la crise. Une partie non négligeable réclame le retour aux affaires du vieux Lion David Ben Gourion. Pour ne rien arranger, le chef de l'Etat-major de Tsahal, Yitzhak Rabin, sombre dans une véritable crise nerveuse durant la fin du mois de mai, soit au moment où la crise prend son chemin vers la guerre. Face à la pression populaire et pour former une union nationale, Levi Eshkol se résout à ouvrir le gouvernement à Moshe Dayan, chef d'état-major durant la guerre de 1956, qui reprend le portefeuille de la défense. Il étend également le cabinet à l'opposition de droite avec Menahem Begin qui rejoint le gouvernement. Ce cabinet est créé le 1er juin, décide de la guerre le 2 juin et fixe le début des hostilités pour le 5.

5 juin, Israël lance l'offensive

Tsahal a été conçu comme une armée offensive, basée essentiellement sur sa force blindée et son aviation. Pour profiter au mieux de ses qualités, Israël doit prendre ses adversaires par surprise. C'est chose faite au petit matin du 5 juin quand les avions modernes israéliens - pour l'essentiel français : *Vautour*, *Mystère*, *Mirage III* - prennent l'aviation égyptienne par surprise. La première vague surprend 137 appareils au sol sans défense et incapables d'opposer la moindre riposte. Pour le compte la Heyl Ha'Avir, les forces aériennes israéliennes, perd 6 à 7 appareils. La maîtrise du ciel est assurée et Moshe Dayan peut annoncer fièrement vers 1500 ce 5 juin que 400 appareils ennemis ont été détruits. En effet, à la fin du premier jour, 362 avions dont 300 égyptiens sont hors de combat ainsi que la plupart des infrastructures des aviations arabes. La population, elle, n'a pas encore été gagnée par l'euphorie puisque les radios arabes fanfaronnent que leurs troupes seront bientôt à Jérusalem et Tel-Aviv après avoir enfoncé les premières lignes de défense israélienne.

Jouissant de la supériorité aérienne récemment acquise, les colonnes blindées des généraux Tal, Yoff et Sharon du commandement sud, s'enfoncent dans le Sinaï. Le même jour, les forces jordaniennes bombardent Jérusalem, malgré une mise en garde israélienne, ouvrant ainsi la voie à sa conquête, réclamée notamment par Menahem Begin. Dans la nuit du 5 au 6 juin Moshe Dayan établit l'ordre des priorités pour ses troupes : détruire les blindés



Ci-dessus, à gauche : Moshe Dayan fait la couverture de *Time*. La guerre des 6 jours contribuera à fonder sa légende. A droite, Levi Eshkol en couverture de *Time* alors que la guerre n'est pas terminée. Au contraire de Dayan, il apparaît les traits tirés et angossés.

égyptiens, conquérir Charm el-Cheick, la route vers Latroun ainsi que la vieille ville de Jérusalem et la rive ouest du Jourdain, prendre Baniyas et Tel-Azaziat dans le Golan syrien.

Le 2^e jour, Tsahal prend conscience de sa force

A l'aube du 6 juin, les soldats israéliens prennent conscience de l'ampleur de la victoire de la veille. Cette euphorie les portera jusqu'à la victoire. Le corps blindé israélien détruit 300 chars égyptiens dans le Sinaï, lui ouvrant la voie vers le canal. L'armée égyptienne, formée essentiellement de conscrits ne connaissant pas le terrain et mal formés aux équipements soviétiques est mis en débandade. Sur le front centre, seuls les villes de Naplouse, Hébron et Jéricho ne sont pas encore conquises mais demeurent assiégées. Le Conseil de sécurité vote deux résolutions appelant à un cessez-le-feu qui doit prendre effet le 7 juin à 20 heures. Mais seule la Jordanie en accepte son principe. Or comme ses troupes combattent sous commandement égyptien, Israël continue son offensive, considérant qu'il ne s'applique pas dans cette situation.

Le 7 juin a donc lieu l'une des plus grandes batailles de blindés de l'histoire quand 1'000 chars s'affrontent dans le Sinaï. Dans le même temps, les forces terrestres s'emparent de Gaza et une unité de la marine prend Charm el-Cheikh. C'est également le 7 juin que des parachutistes israéliens parviennent sur l'Esplanade des Mosquées et touchent le Mur des Lamentations, haut lieu de l'histoire juive. La liesse s'empare du pays et plus rien ne peut désormais arrêter Tsahal. Le 8 juin les blindés du commandement sud sont sur le canal et le 9 le Sinaï pleinement en possession d'Israël. Les Egyptiens laissent derrière eux 600 chars, 10'000 morts et 5'000 prisonniers. Le 8 juin également, l'entier de la Cisjordanie se retrouve dans le giron israélien, provoquant la fuite de milliers de Palestiniens. Reste le sort de la Syrie, front sur lequel rien ne s'est encore vraiment passé. Un nouveau cessez-le feu voté par le Conseil de sécurité de l'ONU et accepté par toutes les parties prend effet dans la nuit du 8 au 9 juin. Mais si les affrontements cessent sur les fronts sud et centre, Dayan prend l'initiative de conquérir

le Golan et donne l'ordre aux forces du général Eléazar du commandement nord d'avancer. Les 9 et 10 juin, les Israéliens prennent le plateau du Golan jusqu'à sa capitale Quneitra. Le 10 juin, dans l'après-midi, le cessez-le-feu est proclamé sur tous les fronts.

Bilan des 6 jours

La victoire de l'état hébreu est sans précédent dans cette guerre. Il conquiert des territoires sur tous les fronts et ce, au prix de pertes très basses : 800 morts, 2'500 blessés et 15 prisonniers pour le personnel et 394 chars et 48 avions en ce qui concerne le matériel. Les forces arabes, de leur côté, laissent 11'160 morts, 17 150 blessés et 6'120 prisonniers sur le terrain. Elles ont perdu 997 chars et 451 avions. Le mythe de l'invincibilité de Tsahal est né, mais ce trop-plein de confiance sera une des causes de la quasi-défaite de la guerre du Kippour en 1973. En corollaire, les pays arabes sont humiliés par cette défaite et mettront en place la politique des 3 non, lors d'un sommet arabe à Khartoum : non à la paix avec Israël, non à la reconnaissance d'Israël, non à la négociation avec Israël. Les territoires conquis par Israël permettent un désenclavement stratégique et lui assure ainsi une meilleure défense. Mais le seul territoire qui sera annexé officiellement demeure la partie est de Jérusalem, annexion votée par la Knesset le 28 juin. Car une politique de paix contre les territoires se fait rapidement jour au sein de la classe politique israélienne.

Un million, c'est le nombre de Palestiniens qui tombent dans l'escarcelle israélienne avec ces conquêtes, une véritable pomme de discorde au sein de la politique interne d'Israël et qui, au côté du problème des réfugiés de 1948 et 1967, envenime encore aujourd'hui ses relations avec les pays arabes et les autorités palestiniennes. Le droit au retour des réfugiés sèmera également la discorde au niveau international avec la fameuse résolution onusienne 242 et ses deux interprétations contradictoires. La peur d'un surplus démographique palestinien est alors déjà un thème porteur au sein de la classe politique israélienne. Mais la guerre des 6 jours apparaît surtout comme la consécration de la montée en puissance de l'activisme palestinien qui s'exprimera d'abord dans une mouvance procommuniste et athée avec l'OLP puis prendra le chemin de l'extrémisme religieux que nous lui connaissons aujourd'hui avec le Hamas. Ainsi, si la guerre des 6 jours fut un énorme succès pour Israël, elle n'en porte pas moins les germes des conflits futurs pour l'état hébreu.

J. G.

L'une des images les plus célèbres de la guerre des 6 jours, des parachutistes israéliens devant le Mur des Lamentations.



Un Piper Cub de liaison et d'observation survole un half-track M3 d'une unité parachutiste.



Bibliographie sélective :

- Dossier «Israël/Pays Arabes. Bilan d'un demi-siècle d'affrontements» in *Histoire mondiale des conflits, Thématique N°2*, mars-avril 2004, Harnois, 67 p.
- Dossier « La guerre des Six-jours » in *L'Histoire*, N° 321, histoire-presse, p. 30 – 53.
- Encel, Frédéric, *Géopolitique du sionisme. Stratégies d'Israël*, Paris, Armand Colin, 2009, 2^e édition, 336 p.
- Encel, Frédéric et Thual, François: *Géopolitique d'Israël*. Paris, Seuil, 2011, 490 p.
- Segev, Tom, 1967. *Six jours qui ont changé le monde*, Paris, Hachette littératures, 2007, 680 p.



Le général Charpentier, troisième depuis la droite, à une prise d'armes de la brigade franco-allemande.

Toutes les photos @ Armée de Terre.

International

Plaidoyer pour vos soldats

Général de corps d'armée Hervé Charpentier

Commandant de la Force d'action terrestre française *

En Afghanistan, en Afrique, partout où je rencontre nos soldats en opération, je croise de jeunes héros. Ils sont bien de notre temps, mais vous les côtoyez souvent sans les voir, car ils ressemblent banalement à tous ces jeunes de France, qui vivent dans nos villes et nos campagnes.

Ni lansquenets, ni bêtes de guerre, ils sont vos enfants, vos voisins, et aussi des jeunes filles et de jeunes mamans que l'on reconnaît mal sous le casque et le gilet pare-balles. Beaucoup ont une famille, qui partage ce métier sans l'avoir choisi, au gré des mutations et des absences, sans espérer grand-chose en retour, sinon la considération et le soutien de leurs concitoyens, quand un drame survient.

Ils portent les armes de la cité en votre nom, et chaque jour s'en servent, où vous les envoyez. Car leur métier est bien la guerre, même si pour bien en mesurer le coût, ils chérissent plus que tout la paix...

Ils acceptent de payer le prix du sang, l'épreuve de la blessure. Mais, disent-ils, s'ils deviennent invalides, alors que ce soit « de guerre ». Leur plus grande crainte est d'être un jour, regardés comme des victimes, maladroitement ou incompétentes, qu'on aurait bernées dans une mauvaise aventure... Car même au fond d'un lit d'hôpital, leur silence et celui de leurs proches ne doivent pas faire oublier qu'ils sont fiers et soucieux de leur honneur.

Ils croient que la mission est sacrée, et qu'une vie peut lui être consacrée. Ils savent confusément qu'il n'est pas inique que l'individu se donne, corps et âme, à la collectivité. Ils y verraient même une certaine noblesse, ou un trait qui les distingue et les grandit, et c'est pour cela qu'ils ne sont pas des mercenaires. Mais ils le deviendront quand la cité ne les reconnaîtra plus pour cette singularité !

Les soldats ont le tort d'être pudiques, quand il faut se vendre. Celui de ne pas être compris, parce qu'ils s'expliquent trop peu, se réfugiant dans un silence qui préserve les familles et évite les malentendus.

Il est si difficile de témoigner de nos épreuves sans le recul du temps!

Mais quand bien même ils parleraient, pourquoi écouterait-on, quand rien n'y oblige, ceux qui finalement incarnent le tragique de la vie ? La mort leur colle à la peau alors que la société l'a rayée de son quotidien.

Pourtant, il n'est de héros sans légende. Et il suffirait ici de dire les faits, dans leur brutale simplicité. De considérer qu'en dehors de toute option politique le sacrifice d'un jeune Français pour les siens est une valeur en soi digne d'intérêt.

Qui pourrait le faire, sinon les médias ? A de rares exceptions près - quelques émissions tardives, et d'excellents articles, si l'on cherche bien - c'est plutôt le silence qui règne, toujours moins cruel cependant que les quelques mots qui expédient nos pertes - chaque semaine - entre page judiciaire et météo du lendemain.

Alors quoi, finalement ? Notre société, si évoluée, avide de libertés et de loisirs, a-t-elle encore besoin de héros, et de légendes ?

Chacun connaît la réponse. Les jeunes Français sont capables de donner vingt noms de footballeurs et chanteurs en tout genre devenus icônes de leur quotidien en délivrant le message de la célébrité et de l'enrichissement.

Combien d'individus qui - quel que soit leur métier - ont choisi de consacrer leur vie aux autres ?

Ces gamins de 20 ans qui offrent leur vie quand la République le demanderait mériteraient cette reconnaissance ! Mais ils ne font pas fortune. J'ai la faiblesse de croire qu'ils constituent cependant la plus précieuse de nos richesses, toute d'humanité, de chair et de sang.

Nous aurons toujours besoin de ces jeunes hommes et femmes pour ce métier de soldat, qu'aucune machine ne fera à leur place. Qui peut croire que la guerre devienne un jour l'affaire de robots commandés à distance par les « riches » contre des « pauvres » à la poitrine nue ?



Les trois sous-groupements tactiques interarmes (SGTI) du Battlegroup Richelieu ont été engagés le 8 janvier 2011 dans le sud de la vallée de Tagab, région de Mirkhel (opération STORM RUMBLING PUEBLA). L'arme engagée ici est une *Minimi* en 7,62 mm OTAN.

Aucune démocratie ne le supporterait. Les hommes sont condamnés à rester l'instrument premier du combat. Mais en trouvera-t-on encore longtemps pour porter nos armes ?

Rien n'est moins sûr, si nous continuons à ignorer l'histoire de nos héros, qui est aussi celle de notre pays s'écrivant sous nos yeux. Rien n'est moins sûr, si la nation n'y reconnaît pas ses fils et persiste à refuser une considération qu'ils n'osent même plus solliciter, dans la cacophonie de ceux qui exigent tout et n'importe quoi.

Une société « fabrique » ses défenseurs en leur offrant une place et une reconnaissance particulières. Elle génère, au sens propre, les volontaires qui feront le choix des armes malgré des contraintes exorbitantes. Un choix rationnel, qui n'est pas seulement la réponse à l'irrésistible appel d'une vocation.

Prenons garde que ces volontaires ne deviennent les victimes silencieuses d'un pays qui ne se rappellerait plus ni leur mérite, ni leur utilité, ni même d'avoir un jour exigé leur sacrifice. Nous ne les trouverions simplement plus.

H. C.

* Cet article est paru dans *Le Figaro* du 2 juin 2011. Il a également été repris sur le site: <http://infos.fncv.com/tag/Marine%20Nationale> le 18 juin 2011.

News

Comme des hélices...

La petite commune de Messstetten, près de la Forêt Noire, se plaint du double coup du sort qui la frappe. Non seulement la réforme de la Bundeswehr conduit à la quasi fermeture du site militaire voisin, dont les effectifs seront prochainement réduits de 840 à 20 personnes. Mais en plus, la commune, qui cherche à se reconverter, s'est vue refuser par l'armée allemande le droit de construire des éoliennes aux alentours du camp militaire. L'histoire de Messstetten n'est pas unique en Allemagne. Suite à une question posée par un député écologiste, le gouvernement fédéral a en effet révélé qu'au cours des années passées, l'administration de la Bundeswehr avait retardé ou bloqué 57 projets de parcs éoliens à proximité de ses casernes, bases et camps d'entraînements. La législation allemande permet en effet à la Bundeswehr d'interdire la construction « d'édifices élevés » dans un rayon de plusieurs kilomètres autour de ses bases. Cela afin de ne pas risquer de perturber la signature de ses radars. Etant donné les choix énergétiques faits par l'Allemagne, d'autres interdictions de ce type sont à prévoir prochainement...

En Grande-Bretagne, le MoD a aussi fait part de son inquiétude sur les projets éoliens, qui, en plus de perturber les radars, gêneraient la circulation aérienne (notamment les phases d'approches).

TTU, Lettre hebdomadaire d'informations stratégiques, 7 décembre 2011.



45 F-4F ICE sont toujours en service au sein de la Luftwaffe.